

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 490 —SAMEDI. 23 SEPTEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—SAINT BERNARD PRÊCHE LA CROISADE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 SEPTEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Cartes historiques.—Accident à Sainte-Geneviève de Batiscan, par E.-Z. Massicot e.—Poésie : Le poète et la fleur, par Albert Ferland.—L'amitié, par Fleur de Genêt. Nos gravures, par Jules Saint-Elme et E.-Z. M.—Petite poste en famille, par J. St-E.—Nouvelle canadienne : Le serpent de M. Thomas N***, par Régis Roy.—Poésie : L'aube, par Armand Sylvestre.—Un roi-bourreau.—Le tigre captif.—Étymologies, par P. G. R.—Un conseil par semaine.—Notes et Faits : Définitions morales ; Histoire des superstitions, etc.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile ; Les mangeurs de feu.—Enigme ; Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Saint-Bernard prêche la croix.—Indoustan : Le monteur de tigre.—Exposition de Chicago : La Cour d'Honneur ; L'Arc de Triomphe et le Péristyle.—A travers le Canada : Incendie à Sainte-Anne de la Pêrade ; Sainte-Geneviève de Batiscan : Les ruines du moulin Marchand ; Le long du Saint-Maurice : Embouchure septentrionale du Saint-Maurice ; Chutes Shawinigan ; Hotel Shawinigan ; Glissoire à billets, à Shawinigan.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

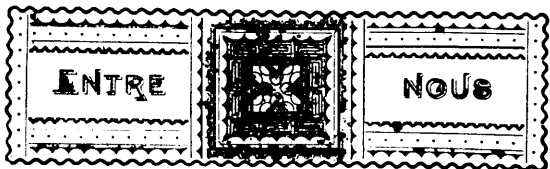
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour élargir les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



QUAND deux Français se rencontrent souvent et qu'ils parlent un peu, il est bien rare qu'ils n'en arrivent pas à dire quelques mots de la cuisine ; non pas qu'ils ne pensent qu'à manger—ils prouvent bien le contraire—mais bien parce qu'ils sont tous de l'avis de Michelet : "Cuisine, c'est médecine ; c'est la médecine préven-

tive, la meilleure."

Et Molière, le plus grand de tous nos poètes, savait bien aussi goûter tout le prix d'une bonne cuisine.

Que ma servante manque aux lois de Vaugelas, Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas. J'aime bien mieux pour moi qu'en épluchant ses herbes Elle accommode mal les noms avec les verbes, Et redise cent fois un bas et méchant mot, Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot. Je vis de bonne soupe et non de beau langage. Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ; Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots, En cuisine peut-être auraient été des sots.

Il est donc prouvé depuis des siècles que la cuisine joue un rôle des plus importants dans la vie ;

mauvaise cuisine, mauvais ménage, mauvaise digestion, mauvaises pensées, mauvaises actions.

* * J'en étais là de mes réflexions, un beau matin de notre beau mois de septembre (commencement), quand mon labradorien, Henri de Puyjalon, me vint faire visite.

Tout en parlant de la côte nord, où il y a des fortunes à faire dans les cailloux et les mines, je lui demandai ce qu'il mangeait là-bas et, en même temps s'il n'y aurait pas moyen d'utiliser chez nous tout ce qui est mangeable.

Je m'attendais bien à une réponse espatrouillante, et vous allez voir que je ne m'étais pas trompé :

—Vous voulez utiliser tout ce qui est mangeable. Cette pensée me paraît être la plus louable des pensées ; mais, avez-vous songé que tout—vous m'entendez bien—que tout est mangeable. L'histoire cite d'innombrables faits à l'appui de cette vérité singulière. Jetez les yeux sur les récits des mangeurs les plus autorisés et vous y acquerez la certitude qu'en Chine les gourmets se délectent de chenilles blanches, grasses et glâbres, de la plus délicate saveur, de déjections d'hirondelles qu'ils comparent aux plus délicates gelées et que, par un reste de pudeur appréciable, ils appellent des nids de *salanganes* ; vous apprendrez que certaines boissons tartares ont pour base la salive humaine et, que les peuples qui s'en abreuvent, y puisent la plus complète ébriété, tout comme, vous et moi, pourrions le faire avec le plus suave jus de la treille.

—Les Canaques et les Australiens—ces Irlandais des latitudes prestigieuses—préfèrent les choses les moins appétissantes aux patates les mieux bouillies de la verte Erin.

—Enfin, vous connaissez le menu du dernier repas que l'on prête à Voltaire... et je pourrais vous en dire bien d'autres, quitte à soulever en vous les plus vastes écœurements de votre estomac, dépravé par les préjugés culinaires qui bercèrent votre enfance et vous entraînent vers les délices d'une philanthropie mal digérée.

—Utiliser tout ce qui est mangeable, mais c'est là la conception la plus folle et la plus fantaisiste ! mais, trop honnête Ledieu, tout se mange, encore une fois, tout, absolument tout.

—Mais, ce n'est pas tout à fait la....

—Ah ! si vous m'aviez parlé des substances comestibles, parfaites en elles-mêmes, mais dédaignées en ces pays, je vous eusse mieux compris....

—C'est justement.... (Pas moyen de placer un mot) !

—.... Je vous eusse trouvé moins naïf et je vous eusse dit :

—Vous eussiez dit ?

—Hein ? Nous possédons en cet heureux pays des monceaux de moules de mer savoureuses dont personne ne mange, des nuées de crevettes que personne ne connaît, des agglomérations puissantes de palourdes, de clams, de coquilles de St-Jacques, que tout le monde dédaigne.

—L'écreuil rôti fait rêve, la marmotte canadienne que nous autres, sauvages, nous appelons le siffleux, vaut le meilleur des lièvres, et le porc-épic cuit à l'étuvée obtiendrait les plus chaleureux suffrages des gourmets intransigeants....

Et il me parla longtemps aussi, me prouvant—je m'en doutais déjà beaucoup—que nous dédaignons trop souvent d'excellentes choses.

J'ai constaté moi-même qu'en nombre de villages, bien des gens qui paraissent connaître quelque chose en cuisine ne veulent pas manger de tête de veau, de cervelles de mouton, de gras-double, enfin d'une foule de choses excellentes, bien meilleures qu'un tas de plats indigestes.

En France, on utilise une foule de choses que l'on jette ici, mais, il faut le dire, la cuisine française est celle qui exige le plus de soins, le plus de travail, et surtout le plus de propreté.

Les Anglais—très ignorants en matière de goût—disent le contraire, mais ils se précipitent tous les jours, par chaque bateau et chaque train, sur la France pour y bien manger.

* * Et, puisque je parle cuisine, cela me fait

penser à la chasse ; la chasse, au lièvre ; et le lièvre à la poésie ou plutôt à des vers que je viens de lire.

C'est un monsieur—je vous dirai son nom tout à l'heure—qui envoie un lièvre à une dame de ses amies, avec les rimes suivantes :

Ce fameux destructeur de choux
Et l'épître qui l'accompagne
Paraîtront peu digne de vous.
Ce n'est là, j'en conviens, qu'un présent de campagne.
Sans doute, il eût eu plus de prix,
Si, moins fier de son manteau gris,
L'animal à patte velue
S'était offert à votre vue
Sous l'escorte de deux perdrix.
Les perdrix, je le sais, ont un double mérite ;
Mais, hélas ! en vain chaque jour,
L'espoir m'entraîne à leur poursuite ;
Leur troupe m'aperçoit, se disperse et m'évite,
Comme vous évitez l'amour.
La reine des forêts refuse de m'entendre,
Quand j'implore pour vous le secours de son bras ;
Tous mes efforts sont vains, il n'en faut rien attendre :
Les déesses ne m'aiment pas.
Vous ne recevrez donc avec ma dédicace
Que ce matois fort peu rusé
Qui sottement s'est avisé
De venir me braver en face.
Sa chute me fait grand honneur ;
Je suis, je l'avouerais, tout fier de ma conquête.
Mais votre critique s'apprête
A railler sans pitié le héros et l'auteur.
Trouvant le don mesquin et l'épître imparfaite,
Vous allez sûrement dire d'un ton moqueur :
" Cette chasse est bien d'un poète,
Ces vers-là sont bien d'un chasseur."

Et savez-vous de quand datent ces vers ? De plus de cent ans.

Et de qui ? De Maximilien de Robespierre, le fameux révolutionnaire !!!

Resbespierre, doux poète ! ! ! ! !

* * L'Europe est toujours agitée sous un calme apparent.

La sottise commise par cet imbécile de Guillaume d'Allemagne en invitant le prince héritier d'Italie à assister aux grandes manœuvres de Metz, à l'anniversaire de la bataille de Sedan, a reçu bien vite son châtement.

A peine l'empereur de Russie eut-il appris cette nouvelle qu'il télégraphia au président de la République française qu'il envoyait sa flotte en visite à Toulon.

Ce télégramme fit explosion comme une bombe, non seulement en Europe, mais dans le monde entier.

Les marins russes seront reçus avec enthousiasme, c'est évident, et cette visite cimentera encore davantage les bonnes relations qui existent entre l'Ours du Nord et le Coq Gaulois.

Qu'on vienne donc nous dire encore que la France est isolée et n'a pas d'alliés !

* * Un singulier quiproquo dans une assemblée politique en France.

Un orateur dit dans un discours :

—.... oui, messieurs, il nous faut une ère nouvelle....

—Non, crie un faubourien, pas d'air nouvelle, toujours la même : *La Marseillaise*, et il entonne d'une voix formidable :

Allons, enfants de la patrie !

Ce sont les mots qui ne signifient rien qui ont le plus de succès en France.—ST-GENEST.

Pour une union chrétienne, l'attrait naturel doit être approuvé par la raison. Une amitié vraie, une estime réciproque et le dévouement doivent dominer toute passion, l'élever à leur niveau, lui survivre si elle s'éteint, et lui substituer d'autres sentiments, moins vifs peut-être, mais non moins forts et plus délicats.—L'abbé ELIE BLANC.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE *

XVIII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première partie

POÉSIE.—La poésie du XVII^e siècle possède un caractère éminemment classique. L'Amour et la Haine, ces deux grandes passions auxquelles sont subordonnées toutes les actions humaines, n'eurent pas alors cette liberté d'allure, cet enthousiasme entraînant, cet aspect séduisant, cette force et cette audace dont ils jouissent dans les ouvrages poétiques du XIX^e siècle.

Comparez l'ardeur et la majesté d'un Victor Hugo, qui peut contenir à peine le feu divin qui embrase son âme de poète à l'élégance, à la tendresse, à la douceur et au bon goût d'un Racine ; voyez celui-ci qui sacrifie tout, même l'amour et la nature, à la raison, et celui-là qui offre en holocauste tout, même sa raison à la passion.

La différence de caractère et de style qui existe entre ces deux grands poètes, est aussi celle que nous trouvons entre les XVII^e et XIX^e siècles.

A part Corneille, qui a été pour ainsi dire le prédécesseur de Victor Hugo par son esprit d'indépendance, Pascal qui, dans ses *Pensées*, accordait à l'homme une liberté que lui refusait la philosophie de son temps, Bossuet dont nous trouvons dans plusieurs de ses discours des appels passionnés à cet incompréhensible qui est l'essence de toute poésie, les auteurs du XVII^e siècle, Boileau à leur tête, rendait à la raison un culte exagéré :

Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix...

(BOILEAU—Art poétique).

L'émotion du cœur, l'amour, la tristesse, toutes ces qualités diverses qui sont le charme de la vie, tout cela est proscrit par ces règles sévères qu'énonce Boileau ; certes la raison doit toujours guider le poète dans le choix de ses pensées et de ses termes, mais il n'est pas juste de sacrifier à cette même raison la sensibilité du cœur et l'amour de la nature ; celle-là ne doit être pour le poète qu'un flambeau qui éclaire sa route pour lui en montrer les dangers.

La philosophie de René Descartes fut la base de l'art classique ; elle inculpa aux auteurs de ce temps ce défaut de rationalisme que nous trouvons dans leurs écrits. L'homme qui avait dit : *je pense, donc j'existe*, et qui fit de sa raison le fondement de ses démonstrations, méritait d'être le père de cette littérature sentencieuse, polie et élégante que nous a laissée le XVII^e siècle.

Cependant, les poètes de cette époque n'ont pas toujours, dans leurs œuvres, accordé à la raison cette prépondérance que prêchait l'auteur de l'*Art poétique*. Racine a parfois des moments de passion et d'enthousiasme, qui étonnent et ravissent ; Boileau lui-même, le rigide législateur du Parnasse, s'oublia quelquefois et fit des vers charmants que Victor Hugo, deux cents ans plus tard, admira et répéta sans cesse.

N'eût été ce défaut de tout rapporter à la raison, jusqu'à ce mysticisme qui est une des sources les plus fécondes de la poésie, le XVII^e siècle aurait surpassé tous les autres siècles et n'aurait jamais été même égalé ; néanmoins, nul autre mieux que lui n'a compris la véritable grandeur de l'art.

Au XVIII^e siècle, comme de nos jours, le poète véritablement digne de ce nom, était apôtre ou soldat d'une cause à disputer, d'un principe à défendre, et tout son enthousiasme, son feu poétique, se concentrait dans une lutte parfois gigantesque.

Au temps de Corneille et de Racine, le poète était un artiste qui, sans souci des besoins matériels, faisait de l'art le culte de son existence et y consacrait toute la force de son génie. Si son œuvre demandait du temps, il le prenait, et c'est avec orgueil qu'il pouvait dire en le montrant au public, comme Racine, dans sa seconde préface de *Britan-*

nicus : "Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée." Heureux temps que celui où l'on pouvait travailler à loisir et travailler pour la gloire !

Louis XIV avait compris que, pour bien produire, l'artiste doit n'avoir souci que de son art et ne pas sentir, comme aujourd'hui, l'aiguillon mortel de la faim, et il avait créé alors un système régulier de pensions. C'est sans doute à cette protection du grand roi que nous devons ces chefs-d'œuvre qui ont fait du XVII^e siècle le plus bel ornement de la France catholique.

Comme nous l'avons dit plus haut, nous donnerons, dans cette première partie, des notes biographiques et littéraires sur tous les auteurs qui se sont distingués : 1o. Dans la poésie narrative ; 2o. Dans la poésie dramatique ; 3o. Dans la poésie de précepte et de sentiment ; et 4o. Dans la poésie légère et fugitive.

I.—POÉSIE NARRATIVE

Le XVII^e siècle n'a pas produit de poète épique ; il y a bien eu quelques auteurs qui ont fait des essais dans ce genre difficile, mais ces écrits sont à peine connus et ne méritent aucune mention spéciale.

Le conte et l'épique ont eu pour principaux représentants Mme Deshoulières, Jean Segrais et Seneçay ou *Senecé*.

La fable a donné LaFontaine, qui n'a jamais été surpassé et qui, sans cesse aimable, restera toujours jeune d'immortalité jusqu'aux temps les plus reculés.

La Mothe-Houdart a aussi écrit quelques fables, mais celles-ci ne lui ont fait aucune réputation ; philosophe et auteur dramatique, c'est dans ces deux genres qu'il s'est distingué.

Mme Deshoulières.—Antoinette du Ligier de La Garde Deshoulières naquit à Paris en 1634. Belle, gracieuse et spirituelle, elle posséda bientôt une certaine influence qu'elle eut le tort de faire servir à protéger Pradon contre Racine. On connaît ce sonnet outrageant qu'elle lança contre l'auteur de *Athalie*, et qui commençait par ces mots :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, etc.

Elle fut membre des académies d'Arles et des *Rivoerati* de Padoue, et certains auteurs du temps l'ont appelée la dixième Muse. De fait, jamais femme n'a plus produit en littérature ; on a d'elle des *Portraits*, des *Sonnets*, des *Rondeaux*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Paraphrases* de plusieurs psaumes, et des essais dans la tragédie, la comédie et l'opéra (*).

Seules, ses *Idylles*, ses *Eglogues* et quelques-unes de ses *Paraphrases* ont pu échapper à l'oubli.

Son *Idylle aux moutons* que plusieurs auteurs assurent avoir été plagiée chez un ancien poète est aujourd'hui cité dans tout les traités de littérature comme chef-d'œuvre de grâce et de tendresse.

La poésie de Mme Deshoulières est, en général, douce et gracieuse, et offre un badinage charmant.

Voltaire mit cette femme célèbre dans *Le temple du goût*.

Elle mourut en 1694.

Pierre Bidas

CARTES HISTORIQUES

Notre chroniqueur, M. Léon Ledieu, vient d'écrire une série de cartes illustrées de l'histoire du Canada, qui sont destinées à avoir beaucoup de vogue.

Nous venons de recevoir la première série, qui se compose de cinquante cartes et comprend toute la domination française.

Très élégantes et bien imprimées, sur cartons de différentes nuances, chacune d'elle porte au recto

(*) La tragédie de *Genséric* fut jouée sans succès à l'hôtel de Bourgogne, en 1680.

un portrait ou une scène de notre histoire, et au verso une notice historique.

C'est le meilleur moyen d'enseigner l'histoire aux enfants. Ce que les yeux ont bien vu ne s'oublie pas.

Le comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique, composé, comme on le sait, de tous les évêques et de citoyens éminents de la province, a fait le meilleur accueil à cet ouvrage et le recommande à toutes les maisons d'éducation.

Nous lisons, en effet, dans l'*Événement* du 16 courant ce qui suit :

"Dans sa séance du 15 septembre 1893, le comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique a adopté à l'unanimité la résolution suivante :

"Ce comité considère que la série de cartes illustrées, préparées par M. Léon Ledieu, qui lui a été soumise, est de nature à aider considérablement à l'étude de l'histoire du Canada, en gravant dans la mémoire des enfants les principaux faits et traits des personnages les plus marquants de cette histoire.

"Il est d'opinion que ces cartes,—vu le prix minime auquel elles sont vendues,—soient répandues dans toutes nos écoles."

Ces cartes sont très bon marché, comme le dit cette résolution : 25 centimes la série de cinquante.

Nous sommes heureux du succès de notre collaborateur assidu depuis près de dix ans et de la haute sanction donnée à son œuvre.

M. Ledieu connaît notre histoire et veut que tous l'apprennent et l'admirent, c'est une bonne action faite par un bon Français.

ACCIDENT A SAINTE-GENEVIEVE DE BATISCAN

(Voir gravure)

Le dernier ouragan qui s'est abattu sur notre province a causé des torts considérables aux cultivateurs. Sa durée n'a pas été longue, mais de mémoire d'hommes jamais on n'a vu une telle quantité d'eau, poussée par un vent aussi violent, tomber dans un espace de temps aussi court.

La pluie commença le matin, et le soir tous les ruisseaux et même les rivières étaient débordés, les plaines basses ressemblaient à de vastes étangs, les chemins étaient devenus impraticables et en bien des endroits transformés en torrent.

Les journaux quotidiens ont raconté la plupart des incidents ou accidents qui ont marqué cette journée, mais aucun n'a mentionné celui qui fait le sujet de cet article.

Dans la paroisse de Ste Geneviève de Batiscan, sur le bord de la rivière Veillet, existe un moulin à farine dont le propriétaire est M. Marchand, un brave homme, dont les fils ont su se créer des positions enviables à Montréal et ailleurs. Le site du moulin est un des plus pittoresques que l'on puisse voir, placé qu'il est dans un ravin où coule la petite rivière, à une centaine de pieds plus bas que le chemin public qui la longe.

On comprend que dans ces conditions les eaux torrentielles eurent beau à lutter contre les œuvres de l'homme assez hardi pour tenter de modérer leur impétuosité. En un rien de temps, l'écluse fut balayée, un édifice en pierre attendant au logis principal presque démolé, et la rivière se creusa un lit de quatre à cinq pieds de profondeur à travers la cour et le jardin du meunier audacieux.

Aucune perte de vie n'est à déplorer, mais les dommages causés à M. Marchand sont très élevés, et ce n'est pas sans peine qu'il a vu détruire, en quelques instants, le fruit de toute une vie de labeur.

Nous sympathisons avec lui.

E.-Z. MASSICOTTE.

Heureux les poètes, car ils peuvent déraisonner impunément.—ARVÈDE BARINÉ.

On joue à l'amour comme au Colin-Maillard : dès qu'on [sait] [qui] l'on vient de prendre, le bandeau tombe.—ÉMILE DE GIRARDIN.

* Cette étude fait suite aux divers articles sur le XIV, XV et XVI^e siècle que l'auteur a déjà publiés dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

LE POÈTE ET LA FLEUR

ALLÉGORIE

A Mlle Hermine Landolt

La nuit devant le jour avait chassé ses voiles.
L'aube fermait l'œil d'or des dernières étoiles ;
Du seuil de l'Orient vers le cintre des cieux
La lumière prenait son essor radieux,
Présidant au réveil des êtres et des choses.
Tout chantait. Et tandis que les yeux et les roses
S'en trouvaient pour jouir des rayons du matin,
Un poète, éveillé par le gentil refrain
Qu'une tendre alouette égrenait par l'espace,
Errait, le front dans l'aube et l'âme dans l'extase,
A travers les vallons de ces rugueux sentiers
Qui conduisent nos pas dans le sein des halliers.
Et tandis qu'il allait aux caprices des sentes,
Écoulant les oiseaux et les brises naissantes
Éparpiller, gaïment, notes et gazouillis
Au milieu des rameaux, des juncs et des taillis,
Il aperçut dans l'herbe une exquisite fleur
Offrant aux papillons sa corolle entr'ouverte,
Où l'on aurait cru voir au souffle du zéphyr
Des gouttelettes d'or trembler et tressaillir.
Alors pour la mieux voir il se rapprocha d'elle.
Mais la fleur en voyant qu'on la croyait si belle,
Devint confuse et dit au poète rêveur :
" Oh ! vous daignez vraiment me faire trop d'honneur,
Votre œil profond m'émeut, car mes pâles pétales
Ne rayonnent jamais qu'aux clartés matinales.
Mes timides couleurs sous un rayon du jour
Inspirent quelquefois un éphémère amour.
Je puis charmer le flot qui dort sous le feuillage
Et dans son pur cristal dessine mon image ;
A l'admirable abeille allant quérir du miel,
Je donne avec plaisir ce qui me vient du ciel,
Mais je ne puis hélas ! solitaire fleur,
Ravir et délecter le regard du poète."
A cette expression de tant d'humilité
Le poète, pensif et le cœur enchanté,
Dit à la jeune fleur cette douce parole :
" J'aime l'arome exquis de ta fine corolle,
Sa grâce, ses beautés, son charme éblouissant
Suivant les lois du ciel délectent le passant,
Mais ce qui me ravit le plus dans ta parure,
Ce qui prend un langage en ta frêle nature
Et s'exprime à mes yeux, ô délicate fleur,
Que j'admire et contemple avec tant de bonheur,
C'est tout ce que j'y trouve humble, modeste et tendre.
Vertus qu'en ton calice un Dieu nous fait comprendre!"



DE L'AMITIÉ

ESSAI

Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.
VOLTAIRE.

I



L'AMITIÉ vraie existe-t-elle ?

De même qu'on a souvent affirmé que l'amour désintéressé est une chimère, on a nié plus d'une fois qu'il y eût des amis vrais et dévoués. "Mes amis, il n'y a pas d'amis," disait Aristote. Mais nier n'est pas prouver, et je suis d'opinion que l'on peut rencontrer des amants fidèles et réellement épris et des amis sincères et remplis de dévouement. Les hommes jugent naturellement des choses d'après la connaissance qu'ils en ont et d'après leur expérience personnelle ; or, comme tous les hommes ne sont pas dans des conditions analogues et que les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés ne sont pas les mêmes pour tous, il s'ensuit que les conclusions qu'ils tirent de cette expérience diffèrent quelquefois radicalement les uns des autres. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les philosophes et les moralistes, après avoir passé leur vie à la recherche de la vérité ou à l'étude du cœur humain, se contredisent et se détruisent même les uns les autres en arrivant à des résultats opposés après avoir choisi le même point de départ, mais en se laissant ensuite égarer par leurs propres théories, au lieu de se guider sur l'expérience qui, seule, est

la base véritable de toute science et de toute vérité.

Posons de nouveau la question. Y a-t-il de vrais amis ? Je réponds sans hésiter : oui, de même qu'il y a des amants fidèles, on rencontre des amis sincères ; mais leur nombre est si petit que l'on comprend facilement qu'on ait pu affirmer le contraire. Non pas qu'il soit rare de rencontrer des personnes avec lesquelles on puisse sympathiser ou s'amuser, mais quand je dis amis, j'entends des amis désin téressés, dévoués jusqu'au sacrifice de leur propre intérêt, de leur fortune et de leur vie même pour leurs amis, et qui considèrent une occasion de se sacrifier pour eux comme une bonne fortune. Ce sont là les seules personnes dignes du plus beau des titres, celui d'amis.

J'en connais qui nient l'amour parce qu'ils ne peuvent aimer, et d'autres qui nient l'amitié parce qu'ayant lâchement trompé, ils veulent donner le change à ceux qu'ils ont trahis, en se faisant passer eux-mêmes pour victimes.

Demandez plutôt à Grand-Serin. Grand-Serin est un sceptique. Sceptique de l'amour aussi bien que de l'amitié. Comment pourrait-il en être autrement ? Il a trompé son amoureuse, il fut à son tour éconduit par une autre à qui il avait avoué sa passion : comment croire à l'amour ? Il a trahi ses amis, ses amis l'ont abandonné : comment croire à l'amitié ? Il va aujourd'hui de porte en porte offrir à chacun sa personne et son ennui ; personne n'en veut. Aussi ne trouve-t-il rien de mieux à faire que de se plaindre de la fragilité des affections humaines et de dire, sur un ton qui veut être sarcastique : "Mes ennemis les amis."

Moi, je crois à l'amour, n'ayant jamais été trompé et n'ayant jamais trompé personne. Je crois aussi à l'amitié, n'ayant jamais trahi mes amis, et malgré que je l'aie été par des hypocrites que je croyais être mes amis.

II

Après l'amour, la chose dont on parle le plus et que l'on comprend le moins, c'est certainement l'amitié. On entend chacun discourir sur ses affections et mentionner à tout moment ses amis un tel et une telle, tellement que l'on croirait que le nombre de ces derniers est légion. Rien ne prouve d'une manière plus complète que ceux qui parlent ainsi sont bien loin de comprendre le sens de ces expressions. Qu'il s'agisse de l'amour ou de l'amitié, celui qui aime véritablement ne peut partager son affection comme une personne généreuse partage sa fortune. Ce n'est pas trop d'un cœur pour aimer ceux que l'on croit dignes de notre estime.

Cette unité d'affection, sans laquelle il n'y a pas d'amour ou d'amitié véritable, explique pourquoi ces sentiments se rencontrent si rarement à l'état de perfection. Mais c'est surtout pour l'amitié que cela est vrai.

L'histoire nous offre une foule de traits admirables inspirés par l'amour, mais les actes de dévouement ayant l'amitié pour mobile sont si rares que je n'en pourrais citer qu'un seul de mémoire : c'est l'épisode classique de Damon et Pythias, que chacun connaît. La chose est d'ailleurs facile à comprendre. Il y a toujours dans l'amour un certain égoïsme, on y trouve toujours une satisfaction personnelle. La passion y est pour beaucoup ; la beauté exerce tant de pouvoir sur certains hommes, la science ou la bravoure sur quelques femmes, qu'ils sont entraînés comme malgré eux vers la personne qui jouit de ces avantages, et ils y trouvent à satisfaire leurs passions soit sensuelles, soit intellectuelles. Il n'en est pas de même de l'amitié. L'ami véritable ne saurait mêler au sentiment qu'il éprouve rien de matériel, d'intéressé, ni rien qui puisse flatter son amour propre. Il ne connaît pas, ne peut pas connaître la jalousie, puisque cette dernière passion est enfantée par l'égoïsme. Tandis que l'amour a pour but la possession, la jouissance de l'être aimé, celui de l'amitié ne peut être atteint que par le dévouement, le sacrifice ; et la jouissance suprême de l'âme pour un ami, c'est le plus sublime de tous les sacrifices, celui de sa propre vie pour l'objet de son amitié.

On se plaît à dire que l'amour est la passion des grands cœurs ; cela peut être vrai ; mais je crois qu'il faudrait ajouter, et avec autant de vérité, que l'amitié est la passion des grandes âmes. En effet, le premier peut se rencontrer dans toutes les conditions de l'homme, et le vulgaire y est tout aussi accessible que l'esprit le plus cultivé ou le plus délicat ; l'amitié n'est possible que pour les natures d'élite.

Un exemple, cité par Montaigne, nous démontrera la justesse de cette assertion. "Eudamidas, corinthien, avait deux amis, Charixène, Sicyonien, et Arétéus, Corinthien ; venant à mourir, étant pauvre et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : "Je lègue à Arétéus de nourrir ma mère " et l'entretenir en sa vieillesse ; à Charixène, de marier ma fille, et lui donner le douaire le plus grand qu'il pourra ; et au cas où l'un d'eux vienne à défailir, je substitue en sa part celui qui surviendra." Ceux qui, les premiers, virent ce testament s'en moquèrent ; mais ses héritiers en ayant été avertis l'acceptèrent avec un singulier contentement, et l'un d'eux, Charixène, étant trépassé cinq jours après, la substitution étant ouverte en faveur d'Arétéus, il nourrit curieusement cette mère, et de cinq talents qu'il avait en ses biens, il en donna deux et demi en mariage à sa fille unique, et deux et demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, dont il fit les noces le même jour."

Comme le fait remarquer Montaigne, il n'y a de singulier dans cette anecdote, que le fait qu'Eudamidas avait deux amis, parce que, dit-il, "c'est un assez grand miracle de se doubler, qu'ils n'en connaissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler." "Rien n'est extrême qui a son pareil," ajoute-t-il.

Un autre exemple d'une amitié parfaite que nous offre l'histoire est celle de Montaigne lui-même et d'Eugène de la Boétie, auteur d'un *Traité sur la servitude volontaire*, qu'il composa à l'âge de seize ans et qui aurait transmis son nom à la postérité si son amitié pour l'auteur des *Essais* n'était pas son meilleur titre à l'immortalité.

L'amour, qui n'est pas basé sur l'estime et qui naît spontanément, peut aussi être détruit d'une manière violente et subite. Qu'une circonstance quelconque vienne déraciner en nous cet amour que l'on croyait plus fort que la mort, le choc est terrible, l'on se déchire le sein, l'on verse des larmes de sang, et si l'on est poète l'on exhale des chants sublimes comme ceux d'Alfred de Musset. Mais laissez passer l'orage, laissez faire le temps, nos maux diminueront, nos plaintes cesseront, et l'on verra bientôt l'indifférence succéder à la passion, et, petit à petit, la haine ou le dédain remplacer l'indifférence jusqu'à ce que l'oubli vienne ensevelir le passé sans lui faire l'aumône d'une croix de bois où l'on puisse lire : cigit. Des amours nouvelles nous consolent vite de l'amour ancien, sans qu'une larme de regret coule jamais sur le bonheur d'autrefois. L'on se console de la perte d'une amante, jamais de celle d'un ami.

L'amitié, contrairement à l'amour, n'est possible qu'après qu'un long commerce, de fréquentes relations aient pu faire apprécier les qualités de l'esprit et du cœur, et découvrir la similitude des goûts et des habitudes chez les personnes entre qui se forme cette liaison qui, une fois contractée, peut résister à toutes les épreuves, survivre à toutes les passions et aller jusqu'au delà même du tombeau. Mais si, après avoir contracté une telle amitié, les vicissitudes humaines viennent porter atteinte à cette passion et briser des liens si puissants, on ne verra pas celui qui en est atteint se livrer à un désespoir inutile ni verser des larmes amères : les grandes douleurs sont muettes ; mais on verra son regard s'attacher à la terre, il perdra la sérénité de son front et tout deviendra sombre en son âme. On ne le verra pas chercher à remplacer l'ami perdu par un ami nouveau, mais il gardera son souvenir jusqu'à son dernier jour et emportera dans la tombe avec lui le deuil qui n'aura cessé d'empoisonner sa vie.

III

Une autre question se présente naturellement à mon esprit. La femme est-elle susceptible d'amitié ?

Tous les philosophes et les écrivains de tous les temps s'accordent pour refuser à la femme cette sublime passion. Peut-on, sans témérité, contredire ce que la sagesse des nations et des siècles nous enseigne d'une manière si positive? Et cela quand notre expérience personnelle vient confirmer cette affirmation unanime de ceux qui nous ont précédé dans la vie et dominé par leur génie? Je n'oserais le faire. Je suis donc forcé, à mon plus grand regret, de me ranger sous la bannière des plus nombreux et des plus forts.

Il y a quelques semaines, un article publié dans LE MONDE ILLUSTRÉ et signé Denis Ruthban, refusait de même l'amitié à la femme. Un peu plus tard parut, sous la signature de Brin-d'Herbe, une protestation énergique et remplie de passion et de chaleur. L'auteur revendiquait pour son sexe, d'une manière touchante et pathétique, cette faculté d'aimer que la femme possède à un si haut degré. (Mon Dieu! que je voudrais en savoir quelque chose!)

Mais l'auteur confondait malheureusement l'amour, que personne ne conteste à la femme, avec l'amitié, dont il était question, ce que Denis Ruthban lui fit comprendre dans un article ultérieur. Il ne faut pas se méprendre ainsi. Personne n'a jamais songé à nier que la femme fût capable d'un amour immense, et nous lui accordons que sous ce rapport nous lui sommes inférieurs. L'article dont nous parlons ci-dessus avait été inspiré par un petit entrefilet où l'auteur, qui signe *Bluet*, offrait son amitié à quelqu'un qu'elle n'aimait plus. Rien n'est si fréquent et moins naturel que cette proposition: "Nous avons cessé de nous aimer, soyons l'un pour l'autre des amis; je serai pour vous une sœur, etc." Quiconque connaît la nature humaine sait qu'une telle proposition est impossible. Ce qui détruit l'amour ne peut donner naissance à l'amitié. Denis Ruthban avait donc raison d'écrire "Amitié de femme." Et je penserais comme lui jusqu'à ce que les faits viennent me prouver que je me suis trompé.

IV

J'ai parlé plus haut de mon expérience personnelle. Qu'on me permette de mentionner le fait qui a si fortement contribué à me confirmer dans mon opinion pour ce qui regarde l'amitié féminine. Une jeune fille très intelligente et surtout très sentimentale que j'ai connue alors que j'étais encore très jeune, ne cessait de me répéter à tout moment: "Nous sommes si amis!" Cela était très flatteur pour moi de posséder l'amitié d'une personne aussi charmante. J'aime beaucoup la musique et mon plus grand plaisir, après une belle lecture, était d'aller, aussi souvent que je le pouvais, passer une heure ou deux à savourer les flots d'harmonie que *mon amie* savait faire jaillir de son piano. Elle jouait à ravir et je goûtais des délices inexprimables quand, rêveur, j'entendais soupiner l'instrument au toucher délicat de ses doigts effilés qui modulaient les sons harmonieux de *Martha* ou qui faisaient résonner les joyeux accents de *Fra Diavolo*. Il est vrai qu'elle prenait un soin particulier de ne jamais jouer ce que je lui demandais, mais elle avait de si bonnes raisons pour jouer autre chose que je n'insistais pas. Tout cela n'empêchait cependant pas que je me sentisse plus ou moins mal à mon aise en sa présence. Une certaine timidité qui m'est naturelle et ses manières froides et hautaines me tenaient toujours à une distance plus que respectueuse. Je n'avais jamais pu m'expliquer ma position bizarre jusqu'au moment où des événements d'une nature exceptionnelle et d'un caractère très léger soient venus me donner le mot de l'énigme. Une faute des plus légères et qui aurait été sans conséquence aux yeux de véritables amis me fit tomber en disgrâce. Je fus longtemps sans pouvoir comprendre une telle conduite à mon égard, mais un jour vint où il me fut possible de connaître les motifs d'intérêt qui avaient été la cause de toute cette affaire.

Je n'entrerai pas dans plus de détails qui n'auraient aucun intérêt pour le lecteur, mais je tenais à citer cet exemple comme preuve à l'appui de ma thèse.

Mais, me dira-t-on, cette personne peut avoir une amie pour qui elle conserve une amitié sin-

cière. Non, de tous les amis qu'elle avait, de l'un ou de l'autre sexe, il ne lui en reste plus. Ils se sont tous éloignés presque en même temps, chacun ayant ses reproches particuliers à lui adresser, tous ayant eu à souffrir qui de son amour-propre, qui de son égoïsme. Elle est aujourd'hui réduite à une solitude complète. Il est vrai qu'elle a fait des liaisons nouvelles en faisant connaissance avec ses voisins nouveaux, mais ce n'est que pour sauver les apparences. Elle a beau prétendre qu'elle s'amuse, on sait ce que cela veut dire.

* * *

Le jardin du MONDE ILLUSTRÉ n'a rien de prétentieux. On y voit fleurir le *Bluet* près de la *Violette* et tous les deux faire bon ménage à l'ombre du *Brin-d'Herbe*. Y aurait-il place pour un nouveau venu, bien humble lui aussi, simple fleur des champs comme ses prédécesseurs? Il frappe à la porte, lui donnez-vous l'hospitalité? Vous voulez savoir qui je suis? Une simple

FLÈUR DE GENÉT.

NOS GRAVURES

SAINT BERNARD PRÊCHE LA CROISADE

L'épisode de la vie de saint Bernard, reproduit par notre gravure, est, d'ailleurs, connu de tous. Le grand saint qui fonda Clairvaux, né en 1085, mort en 1153, a rempli dans les conciles et à la cour des rois, un rôle prépondérant. Les exemples et les règles qu'il a laissés sont encore un des plus fermes appuis de la religion catholique.—S. T.

LE RUINES DE SAINTE-ANNE DE LA PÉRADE

Nos lecteurs se rappellent avoir lu les détails de l'incendie de Sainte-Anne, et nous n'y reviendrons pas. Nous donnons aujourd'hui une vue des ruines prise, il y a quelques jours, par nous.

Les victimes de cette catastrophe se sont déjà mises bravement à l'œuvre, et bientôt il n'y paraîtra plus.—E.-Z. M.

LE LONG DU SAINT MAURICE

L'embouchure du fleuve.—La rivière Saint-Maurice, que Jacques Cartier nomma Fonez, Pontgravé Rivière des trois rivières, et les Sauvages Métabourine (décharge aux vents), semble avoir trois bouches, parce que des îles sont situées à son confluent. La gravure que nous donnons ici représente l'embouchure septentrionale, vue du pont qui relie la ville trifluvienne à la paroisse du Cap de la Magdeleine.

Les chutes Shawinigan.—Ces chutes, situées sur le Saint-Maurice, à huit lieues des Trois-Rivières, sont très jolies à voir. Le site est renommé et on y a même construit un hôtel pour la commodité des visiteurs, qui sont nombreux durant la belle saison. J'aurais voulu en faire une description soignée, mais comme je ne saurais mieux faire qu'une charmante Trifluvienne qui me les vantait un jour, je vais la citer:

"Souvent, je me retrace par l'imagination ce volume d'eau qui, projeté d'une grande hauteur, vient se briser avec un bruit de tonnerre sur des quartiers de roc posés çà et là, sans doute pour mettre un obstacle à son impétuosité. L'eau rejetée bondit, mugit, bouillonne, moutonne et, graduellement, se calme pour redevenir tranquille comme à son point de départ. Je revois encore le rocher qui l'encaisse, disposé en gradins comme si Dieu avait placé là un immense amphithéâtre pour donner en spectacle une des merveilles de la création."

C'est très bien dit, n'est-ce pas?

Glissoires pour billots.—Tout ceux qui ont quelque peu voyagé ont vu de ces glissoires, au moyen desquelles les billots descendent des pentes vertigineuses; il est donc inutile de les décrire.

E.-Z. M.

L'EXPOSITION COLOMBIENNE: ARC DE TRIOMPHE ET PÉRISTYLE

La Cour d'Honneur est bornée au nord par le massif Palais des Manufactures, au sud par la façade, au glorieux aspect, du Palais de l'Agriculture; à l'ouest s'élanche le dôme majestueux du Palais de l'Administration, et à l'est, enfin, le Péristyle, avec un arc triomphal portant le Quadrige Colombien.

Au centre de la Cour d'Honneur se trouve le bassin principal, avec la fontaine MacMonnies, dont nous avons déjà parlé, à l'une de ses extrémités, et à l'autre, le canal qui établit la communication avec le lac, sous l'Arc de Triomphe.

Le Péristyle relie le Casino à la "Salle de Musique" et forme la limite orientale de la Cour d'Honneur.

Il se compose de quarante-huit colonnes, vingt-quatre de chaque côté de l'Arc. Ces colonnes symbolisent les Etats et Territoires de l'Union.

Au-dessus de la balustrade se dressent des figures héroïques, telles que l'Eloquence, la Musique, etc. Juste au-dessous de la corniche, chaque colonne porte, gravé, le nom d'un des Etats-Unis.

Cette colonnade se développe sur un espace de deux cent trente-quatre pieds et offre une belle promenade, à l'ombre, par les jours de grande chaleur.

Au centre du Péristyle, et formant pour ainsi dire la barrière par laquelle le grand bassin pénètre jusqu'au lac, se dresse le majestueux Arc de Triomphe appelé *l'Arc Colombien*.

Il a des traits de ressemblance avec *l'Arc de Triomphe* de la place du Carrousel à Paris.

Entre les deux colonnes, chaque côté, de colossales statues personnifient le génie de la Navigation et celui de la Découverte.

Chacune d'elles est debout à la proue d'un vaisseau.

Le sculpteur Pratt, de New York, en est l'auteur.

Au sommet de l'arc sont des anges soufflant dans les trompettes.

Au-dessous de la corniche, tant du côté du lac que de celui de la terre, on lit les noms des grands explorateurs américains: Cartier, Champlain, De Soto, Ponce de Léon, La Salle, Cortez.

Beaucoup plus haut, sur le piédestal qui supporte le Quadrige, se détache cette noble et belle inscription anglaise: *Ye shall know the Truth, and the Truth shall make you free.*—Vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous rendra libres.

Le Quadrige est l'œuvre de M. D.-C. French; il est fort bien réussi.

Voici le sujet de ce groupe monumental: Quatre chevaux pleins de feu mordillent fiévreusement leur mord doré, en frappant le sol. Chaque paire est maintenue au bout des rênes par une femme drapée.

Dans le char se dresse la grande et imposante figure de celui que l'Amérique acclame: Christophe Colomb. De chaque côté, un héraut portant une bannière.

Malgré que l'effet des matériaux temporaires employés à ce monument ait été rendu très satisfaisant, on regrette qu'on n'ait pas construit plus solide et durable, tant l'idée qui a inspiré ce monument et le talent qui l'a exécuté sont dignes de vivre bien longtemps.—JULES SAINT-ELME.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Pascal, Montréal.—C'est fort bien, mais nous ne publions rien sans nom responsable, vous savez bien.

Ludo, Montréal.—Il est ici, votre "Anniversaire," en bon lieu, et passera bientôt.

Alice P., Québec.—Vos remontrances aimables seront prises en sérieuse considération. Cependant, nous aurions bien des goûts à opposer au vôtre et celui de vos amis... On fera pour le mieux.

Paul-Emile, St-Hyacinthe.—Patience, votre intéressante contribution va passer.—J. ST.-E.



INDOUSTAN.—LE MONTREUR DE TIGRE



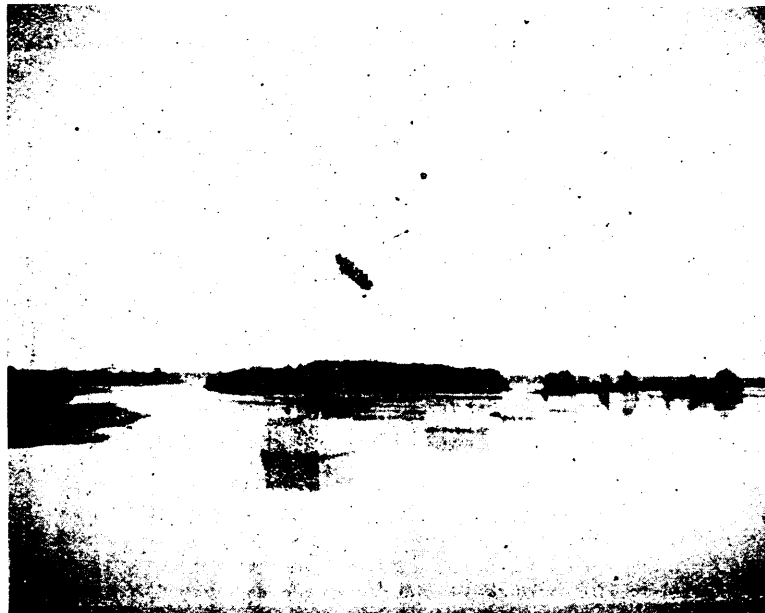
EXPOSITION DE CHICAGO.—LA COUR D'HONNEUR ; L'ARC DE TRIOMPHE ET LE PERISTYLE



INCENDIE A STE-ANNE DE LA PERADE.—LES RUINES



STE-GENEVIEVE DE BATISCAN.—LES RUINES DU MOULIN MARCHAND



EMBOUCHURE SEPTENTRIONALE DU SAINT-MAURICE



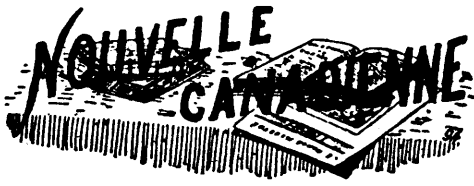
CHUTES SHAWINIGAN



HOTEL SHAWINIGAN



GLISSOIRE A BILLOTS A SHAWINIGAN



LE SERPENT DE M. THOMAS N***



PLUSIEURS fois, dans le cours de la belle saison, le Club des Naturalistes, d'Ottawa, visite, en parti d'exploration, les environs de la capitale, aux quatre points cardinaux, mais plus particulièrement l'Ouest: c'est

à-dire Aylmer, Chelsea, Ironside, etc. Ces excursions, généralement, ont lieu le samedi. Beaucoup y prennent part, sinon la plus grande partie des membres, parmi lesquels il faut compter des dames et demoiselles, qui, par leur présence, donnent plus de ton et de charme à ces réunions. Il y aurait peut-être autant d'hommes si le beau sexe n'y paraissait point, car la science offre à ses adeptes

assez d'attractions pour en tenter un grand nombre, mais lorsque nos chères amies se joignent à nous, n'est-il pas vrai qu'un plaisir plus vif règne dès ce moment dans la gentille compagnie ?

Quand l'endroit choisi comme but de l'excursion n'est pas très-éloigné de la ville, on s'y rend en char-à-bancs. Dans ce cas, le départ, qui est du bureau de poste, se fait de bonne heure. Pas besoin de décrire l'animation joyeuse qui préside à ces excursions, car en d'autres circonstances, mes lecteurs l'ont su, et je les ennuierais peut-être, en tentant de leur parler de choses trop familières.

Pendant que la voiture roule rapidement vers le but de l'excursion, je vais vous présenter les héros de mon historiette. Voyez-vous ce jeune blond de quelque ving-cinq ans, à la petite moustache soignée, au regard intelligent qui brille derrière le cristal d'un binocle d'or ? Il cause avec une brunette, aux traits assez réguliers, mais dont l'œil vif et clair donne à sa physionomie un charme irrésistible. Elle est de l'âge charmant de dix huit ans. Si nous prêtons l'oreille sans être indiscrets, — car nous sommes aussi du gai parti, — nous saurons tout de suite, qu'il est Anglais et elle Canadienne. Leurs accents le disent, et leur conversation est émaillée de mots de ces deux langues. Si c'est drôle d'écouter l'Anglais mal prononcer les mots français qu'il emploie, c'est vraiment amusant et doux d'entendre notre concitoyenne gazouiller dans l'autre langue. Enfin, ils se comprennent, et c'est là l'important pour eux. Dois-je ajouter que ce n'est pas la première fois que ces deux personnes se voient, mais qu'ils se connaissent dans une de ces réunions du Club ! Ce sont M. Thomas N***, et Mlle Marguerite X***.

Les lourds véhicules s'arrêtent ; l'on est arrivé, et tout le monde descend : les jeunes gens sautent à terre prestement ; les autres, plus âgés, avec un peu plus de lenteur. L'on fait quelques pas sous les arbres pour s'assouplir les jambes engourdis par la voiture durant le trajet.

Si j'étais artiste, quel joli tableau je vous ferais, vous représentant nos deux amis, au moment, où, avec une grâce mutine, Marguerite demande à M. Thomas s'il aime le beurre, et lui présente sous le menton une renoncule qu'elle vient d'enlever de sa tige.

Il lui fait un petit bouquet de fleurs des champs, qu'elle accepte et passe à sa ceinture, et, pour lui rendre son compliment elle lui donne un mignon bouquet de marguerites.

Bientôt les naturalistes se divisent par groupes d'entomologistes, de botanistes, minéralogistes, etc, sous la conduite du personnage le plus avancé dans chacun de ces sujets. Ces groupes se divisèrent aussi quand ils furent arrivés dans un endroit promettant une riche moisson scientifique. M. N***, et Mlle X*** s'étaient trouvés séparés par

leurs goûts. Il étudiait plus spécialement l'entomologie, et la jeune Canadienne avait une prédilection pour la botanique.

L'Anglais, absorbé bientôt dans une chasse à un petit papillon rare, dont un specimen seulement, a été trouvé jusqu'à ce jour dans les environs d'Ottawa, le *Thecla Augustus*, s'éloigna peu à peu de ses amis. Sa chasse ne fut pas heureuse. Il perdit enfin de vue l'insecte ailé qu'il s'acharnait à capturer. Il eût un gros chagrin. Il fit des recherches infructueuses pour retrouver ce papillon, mais comme baume à la peine qu'il éprouvait d'avoir manqué une si belle capture, il trouva plusieurs insectes peu communs qu'il n'avait pas dans sa collection.

Plusieurs fois il avait vu des couleuvres se glisser et disparaître vivement sous la mousse et dans les hautes herbes ; il avait même failli mettre le pied sur une, et quoiqu'il sût que ce reptile n'est pas dangereux, il s'en était presque trouvé mal. Il avait une horreur profonde de tout ce qui rampait, et il n'eut point voulu toucher à une couleuvre pour beaucoup. Il venait de se remettre du choc éprouvé lorsqu'il avait failli écraser la couleuvre. Dans l'état d'esprit où il se trouvait, il n'en fallait pas beaucoup pour que tout ce qu'il avait lu d'émouvant dans un livre sur les reptiles du Canada lui revint à l'idée. "Heureusement, se dit-il, que le serpent noir, espèce dangereuse, ne se rencontre pas dans cette partie du pays. Au moins, on n'en a pas encore trouvé... mais... qui sait ?... Il y en a peut-être ?..."

M. N***, cependant, parvint ou à peu près à chasser ces pensées qui le troublaient, et s'en fût de nouveau en quête d'insectes.

Tout à coup, près d'un fourré, dans les hautes herbes, il sentit un corps rond et mou s'agiter sous son pied, et, il crut entrevoir dans l'herbe, la peau noirâtre d'un serpent, dont le cou se trouvait pris sous son pied.

— Si je me sauve, pensa-t-il, je suis fini, car avant que je puisse faire quelques pas je serai mordu. Et il pesa plus fortement sur la vipère. Une sueur froide mouillait ses membres, quoique l'on fût aux derniers jours de juin, et il serra les dents pour les empêcher de claquer ensemble comme des castagnettes.

Le serpent noir arrive ordinairement à la grosseur du bras d'un homme, et atteint une longueur de quatre ou cinq pieds.

M. N*** se croyait bien perdu s'il ne recevait pas de secours dans quelques minutes, car il ne pouvait demeurer dans cette position que peu d'instants. De temps en temps, à de courts intervalles, un frisson ou spasme nerveux le secouait et l'ébranlait tellement, qu'il craignait de voir le serpent glisser de dessous son pied. A ces moments surtout, le reptile enragé battait violemment l'herbe de sa queue.

Comme on le pense bien, il avait appelé au secours, mais aucune réponse ne lui était venue. A quelle distance était-il de ses amis ? Il devait agir seul, alors. En levant le bras au-dessus de sa tête il saisit une branche d'arbre et la cassa ; puis, fouillant dans le petit sac qu'il portait suspendu à son côté, il chercha la bouteille de cyanure qu'il emportait toujours dans ses excursions. C'est avec cette composition, aussi forte et efficace, mais moins dangereuse à manier que le chloroforme, qu'il tuait les insectes qu'il trouvait. Ce qu'il voulait tenter pour sa délivrance, en ce moment, était de verser tout le contenu de la bouteille dans son mouchoir qu'il porterait ensuite, au bout de la branche, à la tête du serpent, pour l'asphyxier. Après tout, c'était bien simple. Quand il sentirait le serpent inerte, ne s'agitant plus sous son pied, c'est que le cyanure aurait eu effet. Mais un autre malheur l'attendait. La bouteille lui échappa avant d'en verser le contenu dans son mouchoir. Pouvait-il être aussi maladroit ? Il pleura de dépit

Il ne lui restait plus qu'à appeler au secours. Il cria, une, deux et trois fois, avant qu'on lui répondit. Il cria encore afin de guider vers lui l'aide qui lui venait.

— Par ici ! par ici ! Vite ! vite !

— Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Entendit-il bientôt d'une voix connue.

Tout-à-coup, Mlle Marguerite et une de ses amies lui apparurent.

— M. Thomas N*** ? Qu'avez-vous ? demanda vivement la première, surprise.

— Je tiens prisonnier sous mon pied un gros serpent noir !

— Ah ! mon Dieu ! firent les deux jeunes filles effrayées.

Et l'amie de Marguerite, moins brave, se sauva en disant :

— Je ne serai pas longtemps ; courage !

— Mlle Marguerite, de grâce, ne vous éloignez pas. Je n'en puis plus. Ma jambe commence à s'engourdir, et je ne pourrai peut-être pas attendre le retour de votre amie avec de l'aide. J'ai échappé ma bouteille de cyanure dans l'herbe, ici, dit-il rapidement, je voulais tout mettre la cyanure dans mon mouchoir, que j'aurais porté, au bout de cette branche, à la tête du serpent, afin de l'étourdir, sinon de le tuer. Voici ce que vous pouvez faire pour me sauver. Avec cette branche, écartez les hautes herbes, près de mon pied, sous lequel je tiens la vipère. Vous verrez ma bouteille, et, avec la branche, pourrez l'attirer à vous.

Elle écarta d'une main tremblante, on le comprend, l'herbe qui cachait la fameuse bouteille. Elle vit... le serpent. Oh ! horreur ! Elle ferma les yeux, épouvantée, mais aussitôt, plus courageuse, les ouvrit. En frissonnant, elle voit encore la tête et le corps noir du reptile... mais... elle se penche un peu plus vers cet être immonde. Est-elle fascinée par le serpent ?... Elle se baisse encore un peu... puis y touche du bout de sa branche, et... elle éclate de rire ! Elle rit ! mais elle rit !

— Oh ! pardon ! M. N*** ! Ah ! ah ! ah !... mais, je ne puis... ah ! ah ! ah !... m'empêcher de rire !... ah ! ah ! ah !...

Il la regarde, stupéfait d'abord, mais l'indignation s'empare de lui tout de suite.

— Vous avez le pied... ah ! ah ! ah !... sur une branche morte !...

Et elle rit !

M. N*** ne pouvait le croire, mais il fallut bien se rendre à l'évidence.

Après avoir vu des couleuvres, lui qui avait tout ce qui rampait si en horreur, ne pût s'empêcher de songer aux différents reptiles canadiens, et ses nerfs en furent tellement ébranlés qu'il se troubla lorsqu'il mit le pied sur une vieille branche d'arbre, croyant voir en même temps sous son pied un serpent noir. Il était très agité, et quand un spasme nerveux le secouait, la branche, croche, fouettait l'herbe, ce qui faisait croire au pauvre garçon que le reptile essayait de lui glisser de dessous le pied.

Il obtint la promesse de Mlle Marguerite de ne point dire un mot de cette aventure, car son amour propre en souffrirait.

Après une si forte émotion, l'entomologie, pour ce jour-là, ne lui offrait plus de charmes. Il retourna donc aux voitures avec la jeune Canadienne et trouva plus agréable de converser avec elle jusqu'au retour des naturalistes.

De quoi causèrent-ils ? Je vous le laisse à deviner, mais les yeux de Marguerite étaient bien gais. Étaient-ce les paroles de M. N*** qui lui faisant cela ou le souvenir de cette aventure drôle dont elle était l'héroïne ?

**

Je viens d'apprendre que nos deux amis seront unis bientôt par les liens fleuris de l'hyménée. N*** doit affectionner les vieilles branches d'arbre ! C'est à une d'elles qu'il devra probablement son bonheur, car il épouse une brave petite femme qui le rendra très heureux.

Les "Chanson du peuple" deviennent de plus en plus populaires. Elles se trouvent maintenant dans tous les salons. La collection augmente chaque jours. G. A. et W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Sainte-Catherine.

L'AUBE

Le bleu du ciel pâlit. Comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume
Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume,
Et flagelle l'air viv de son aile d'argent.

Un long tressaille nent autour d'elle s'éveille,
Et, par flots onduleux jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

La grande mer des bruits, dans l'atmosphère élevée
Les retentissements de son flux solennel
Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.

Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse, flottant.

Cependant qu'aux frissons des brises échappée,
La terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil,
De longs éclairs, pareils à des lueurs d'opée,
Creusent, à l'orient, leur sillage vermeil.

Alors l'oiseau divin, le Cygne, l'Aube blanche,
Sentant dans l'air en feu son âme se sécher,
Comme le vieux phénix sur la flamme se penche,
Et meurt dans le soleil comme sur un bûcher.

ARMAND SYLVESTRE.

UN ROI-BOURREAU

LES SACRIFICES HUMAINS AU DAHOMEY

La défaite du roi Béhanzin par les troupes du général Dodds et le protectorat français auquel est soumis le Dahomey ont fait cesser les sanglantes coutumes auxquelles ce pays sauvage a dû jusqu'ici le plus clair de sa notoriété. Raison de plus pour en caractériser l'horreur au lendemain de leur disparition. Voici une relation vraiment tragique d'un négociant hollandais, recueillie par un officier de la marine britannique et adressée par ce dernier au gouvernement de Logos

Vers le milieu du mois de juin, je me trouvais à Whidah, où m'avait appelé des affaires de commerce. Le 24 du même mois, je reçus, à mon grand étonnement et déplaisir, la canne d'honneur du roi de Dahomey, accompagnée de l'invitation impérative de me rendre, sans retard, à Abomey. Je n'épargnai ni prétextes, ni ruses, ni efforts d'aucune espèce pour éviter ce voyage, mais le tout vainement. Les cabécères de Whidah me déclarèrent ouvertement que si je n'obéissais pas aux volontés du roi en me rendant de mon plein gré à Abomey, j'y serais traîné comme prisonnier. En conséquence, le 26 juin, je quittai Whidah dans un hamac porté par six hommes et suivi d'une escorte de soldats dahoméens. Le même jour j'atteignis Allada, l'ancienne résidence des rois de Dahomey.

Parti d'Alada le lendemain, j'eus à traverser, le jour suivant, les marécages de Lama, qui heureusement contenaient très peu d'eau à cette époque de l'année. Après une courte halte à Cava, j'arrivai, le 28 au soir, dans les fubourgs d'Abomey, où une confortable habitation avait été disposée pour moi. On m'y laissa toute la journée du lendemain, avec la recommandation expresse de n'en pas sortir, surtout pendant la nuit. Le 29, on me fit franchir l'enceinte fortifiée de la ville, par la porte royale, sous laquelle se tenaient pour me recevoir deux des principaux cabécères. Ils me saluèrent profondément et me dirent : "Le roi notre maître n'a jamais vu de Hollandais ; il en a été de même du feu roi son père ; et maintenant que nous avons une foule de captifs à sacrifier aux dieux, nous sommes on ne peut plus heureux de voir un Hollandais." Après cet exorde, ils m'obligèrent de boire avec eux, quatre fois de suite, à la santé de leur souverain, puis ils exécutèrent autour de moi une pyrrhique sauvage accompagnée de chants et de coups de fusil. Conduit ensuite au palais du roi, j'y fus reçu par le premier ministre qui m'apprit que le prince me donnerait audience le lendemain.

Le 1 juillet, je trouve le roi assis devant son palais, sous un dais élevé, et entouré d'un détachement d'amazones. Je saluai à l'europpéenne le monarque, qui se leva, me prit les mains, me dit

qu'il était très heureux de voir un Hollandais et continua à me parler en portugais pendant dix minutes au moins. Il termina en m'invitant à retourner à mon logement et à n'en pas bouger de trois jours.

Le 5 juillet, je fus conduit en grande pompe sur la place du Marché où on m'apprit qu'un grand nombre de malheureux avaient été égorgés, la nuit précédente. Le premier objet qui frappa mes yeux, sur ce théâtre d'horreur, fut le corps d'un ancien esclave libéré dernièrement, ministre de l'église anglicane à Ischagga. Il était crucifié contre le tronc d'un arbre gigantesque ; une fiche de fer traversait sa tête, une autre sa poitrine et de grands clous fixaient solidement à l'arbre ses pieds et ses mains. Par une amère ironie, son bras gauche était recourbé de manière à soutenir une large ombrelle de coton.

De là on me mena vers une haute plateforme d'où le roi adressait à son peuple ce que l'on pourrait appeler un prêche de guerre, car il promettait de le conduire, dès le mois de novembre, à l'attaque d'Abbéokuta. Des cauris, des vêtements et des flots de rhum furent distribués à la foule, en forme de péroraison.

Vis-à-vis la plateforme et dans toute la largeur de la place étaient alignées des rangées de têtes humaines, fraîches et saignantes, et tout le sol du marché était saturé de sang. Ces têtes étaient celles d'un certain nombre de captifs provenant de la prise d'Ischagga et que l'on avait massacrés, la nuit précédente, après avoir épuisé sur eux l'art diabolique des tortures !

Cinq jours encore se passèrent, pendant lesquels on me retint confiné dans ma demeure, avec défense expresse de hasarder un pas ou un regard au dehors, après le coucher du soleil. Le 10 juillet, tout le sol d'Abomey fut ébranlé par une violente secousse de tremblement de terre (j'ai su depuis qu'il s'était étendu jusqu'à Accra), et dès le matin je fus conduit de nouveau sur la place du Marché, où je trouvai le roi, siégeant sur sa plate-forme au milieu de ses éternelles amazones. Il me dit que ce que je prenais pour un tremblement de terre n'était autre chose que l'esprit même de son père, se plaignant du peu de soin que l'on apportait à la célébration des *Coutumes* antiques et sacrées. Puis il fit approcher trois chefs ischaggans, spécialement chargés par lui d'aller apprendre à son père que les coutumes seraient dorénavant observées mieux que jamais. Chacun de ces malheureux reçut de la main du roi une bouteille de rhum, une filière de cauris... puis fut immédiatement décapité.

On apporta ensuite vingt-quatre mannes ou corbeilles, contenant chacune un homme vivant, dont la tête seule passait au dehors. On les aligna un instant sous les yeux du roi, puis on les précipita, l'un après l'autre, du haut de la plate-forme sur le sol de la place où la multitude, dansant, chantant et hurlant, se disputait cette aubaine comme, en d'autres contrées, les enfants se disputent les dragées de baptême. Tout Dahoméen assez favorisé du sort pour saisir une victime et lui scier la tête, pouvait aller échanger à l'instant même ce trophée contre une filière de cauris (environ 2 frs. 50) ; ce n'est que lorsque la dernière victime eut été décollée, et que deux piles sanglantes, l'une de têtes, l'autre de troncs mutilés, eurent été élevées aux deux bouts de la place, qu'il me fut permis de me retirer chez moi.

... Pendant tout le jour suivant on me fit parcourir les autres quartiers de la ville, qui, tous à la fois, avaient été les théâtres de semblables horreurs. Le 12 juillet, je commençai à respirer ; les plate-formes furent démolies et le programme de la fête parut se restreindre à des chants, des danses et des décharges d'armes à feu. Dix jours se passèrent sans être souillés de sacrifices humains ; mais en fût-il de même des dix nuits intermédiaires ? j'ai malheureusement tout lieu de ne pas le croire.

Le 22 juillet, il me fallut être témoin de la *Grande Coutume*, au palais du feu roi, dont deux hautes plates-formes flanquaient la porte d'entrée. Chacune d'elles supportait seize captifs et quatre chevaux, tandis qu'un même nombre de chevaux, un alligator et seize femmes étaient placés sur une troisième plate-forme, dans la cour

intérieure de l'habitation. Hommes et femmes, capturés à Ischagga, avaient fait partie d'une expédition d'esclaves libérés, venue, il y a quelques années, de Sierra-Leone dans le Yarriba ; tous étaient proprement vêtus à l'europpéenne.

Lorsque ces malheureux, assis ou plutôt enchaînés sur des sièges grossiers, eurent été disposés autour de trois tables, une pour chaque groupe, on plaça devant chacun d'eux un verre de rhum, et le roi montant sur la plate-forme la plus élevée, adora solennellement ses fétiches nationaux, et s'inclina devant les captifs dont les bras droits furent alors déliés pour leur permettre de prendre les verres de rhum et de boire à la santé du monarque qui les vouait à la mort. Cette partie du cérémonial terminée, on porta en procession les vêtements et ornements du feu roi. Puis commença la grande revue des troupes dahoméennes dont le roi harangua chaque corps particulier au moment du défilé, leur promettant à tous le sac d'Abbeokuta pour le mois de novembre. La plupart de ces soldats portaient des armes à feu. Un bataillon d'élite était muni de carabines rayées ; mais la grande majorité n'avait que des fusils à silex. L'artillerie consistait en vingt-quatre pièces de douze, et une parfaite discipline semblait régler toutes les manœuvres de cette armée. La revue terminée, les trois groupes de captifs eurent la tête tranchée ou plutôt sciée avec des couteaux ébréchés. Les chevaux et l'alligator furent égorgés en même temps et les sacrificateurs apportèrent un soin minutieux à mêler leur sang à celui des victimes humaines...

Lorsqu'il n'y eut plus rien à tuer dans Abomey, on me permit enfin de quitter cette ville, et je n'ai pas besoin de dire avec quel soulagement et quelle hâte je sortis de cette capitale de bourreau dont le chef, dans sa munificence, me fit remettre, comme indemnité de déplacement et frais de route, huit filières de cauris (environ vingt-quatre francs), une pièce de cotonnade du pays et un flacon de rhum.

LE TIGRE CAPTIF

(Voir gravure)

Il n'est pas rare, en Indoustan, de rencontrer, aux portes des grandes villes des indigènes promenant un tigre attaché sur un chariot traîné par un bœuf. Les curieux s'amassent pour voir de près et sans danger le terrible roi des jungles, et le cornac fait ensuite le "tour de la société," qui le rétribue plus ou moins généreusement, selon le degré de l'émotion éprouvée.

ETYMOLOGIES

VERCHÈRES

Le capitaine Jarret de Verchères, qui épousa Marie Perrot, fut le fondateur de la seigneurie de Verchères.

BEAUMONT

La seigneurie de Beaumont fut fondée par le sieur Des Islets de Beaumont.

SICILE

La Sicile tire son nom d'un des premiers peuples qui vint en ce pays : les Sicules. — P.-G. R.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Vos aieules, Mesdames, disaient autrefois que les bijoux appelés ronds, pendeloques, boucles, etc., préservent des maux d'yeux ; elles s'empressaient d'en orner le pavillon acoustique de leurs enfants pour leur conserver la vue.

La vérité est que, loin de préserver du moindre accident, les pendants en provoquent plus d'un.

Ils coupent souvent les oreilles, les font saigner fréquemment, les ulcèrent parfois, les allongent toujours

Avis aux mères de famille.

NOTES & FAITS

Définitions morales

Qu'est-ce qu'un bon cœur ? demandait-on à une femme d'esprit du XVIII^e siècle. Elle écrivit pour réponse :

Il est ouvert à la pitié ;
Il est sensible à l'amitié ;
Il sent l'offense et la pardonne ;
Il rend toujours plus qu'il ne doit ;
Il sait jouir de ce qu'il donne
Bien mieux que de ce qu'il reçoit.

Histoire des superstitions

Autrefois, en Suisse, dit le *Musée des Familles*, une tradition prétendait que saint Bernard—qui a donné son nom à l'une des plus hautes montagnes du pays—tient le diable enchaîné dans une grotte ignorée des environs de Clairveaux ; et sur cette tradition l'usage s'était établi que tous les lundis matin, en se remettant au travail, les forgerons frappaient trois grands coups de marteau sur leur enclume, pour raconter—disaient-ils—la chaîne du diable, afin qu'il ne pût pas s'échapper.

Courtisanerie

Le chevalier de Gramont—raconte Mme Necker dans ses *Mémoires*—étant à l'article de la mort, refusait de se confesser. Le chevalier d'Angéau entre chez lui et lui dit :

—Tu ne veux pas te confesser, tu as tort. Dans quatre ou cinq jours, tu vas être remis, tu pourras faire ta cour au roi ; mais il te recevra mal ; car tu sais qu'il est dévot.

—Ah ! c'est vrai ! dit Gramont, vite un confesseur.

Le chevalier se confesse et meurt.
Voilà la religion du courtisan.

Les vieux parents

Un vieillard se désolait. Son père et sa mère étaient morts âgés, depuis longtemps.

—Oh ! se dit-il, si j'avais su ce que je sais, comme j'aurais été l'ange consolateur de leurs vieux jours ! Je ne me doutais pas des noires pensées qui atteignent le cœur du vieillard. Je n'ai rien fait pour les leur adoucir ; mon cœur eût dû les deviner.

Enfants, soy z fidèles à la mission que Dieu vous confie de consoler la vieillesse. Pour détourner ses pensées de la terre, montrez lui le ciel.

La guerre dans les pays froids

On vient de constater que la neige offre une résistance considérable à la pénétration des projectiles.

C'est de Norvège que vient cette découverte. Un colonel a fait construire par les soldats de son régiment un retranchement en neige tassée de deux mètres cinquante centimètres d'épaisseur. Pais trois cents coups de fusils ont été tirés d'une distance de trente-trois mètres sur cette fortification d'un nouveau genre.

Les balles n'ont pénétré qu'à une profondeur de un mètre vingt et ont été trouvées complètement déformées.

Voilà un moyen de réduire les dépenses de guerre ; malheureusement, il est impraticable en France.

Les annonces il y a cent ans

Les feuilles d'annonces d'il y a cent ans sont curieuses à consulter aujourd'hui.

C'est ainsi qu'à côté des avis de vente de biens

ayant appartenu à des "ci devant religieux" et devenus biens nationaux, on lit des annonces comme celles-ci :

"Vente publique à Brest, 10 juin 1793, de la cargaison du navire anglais *l'Industrie*, chargé de riz, pris par le corsaire *l'Ambitieux*, de St-Malo."

"Vente publique à Brest, 1^{er} juillet 1793, de 1050 balles de coton, provenant de la prise du navire *l'Active*, venant de Bombay, par le corsaire *l'Ambitieux*, de Saint-Malo."

"Vente publique à Morlaix, le 8 juillet 1793, de 2200 balles de coton, provenant de la prise du navire *l'Albemarle*, venant de Bombay, par le corsaire *Duguay-Trouin*, de Saint-Malo."

Bien empoignante, ces laconiques annonces évoquant les prouesses des hardis marins qui donnaient la chasse aux vaissaux marchands des nations ennemies.

Les indemnités parlementaires

Nos lecteurs s'intéresseront à la statistique suivante des salaires payés par les différents pays à régime constitutionnel aux gens qui sont chargés de leur faire des lois, de les taxer et de les gouverner.

Angleterre.—Les fonctions parlementaires sont gratuites dans le Royaume-Uni.

Allemagne.—Parlement Impérial. Pas d'indemnité pécuniaire ; libre parcours sur tous les chemins de fer.

Autriche.—Quatre piastres par jour de présence pendant les sessions. Les frais de voyage sont remboursés.

Grand Duché de Bade.—Trois piastres par jour, plus les frais de chemin de fer. Les membres de la Chambre Haute ne reçoivent rien.

Bavière.—Libre parcours sur les chemins de fer de l'Etat et 1c. par mille sur les autres lignes ; \$275 par jour pour frais de séjour, pendant les sessions, pour les membres dont les domiciles sont hors de la ville où le parlement se réunit ; en cas d'absence, l'indemnité est suspendue.

Le "Magic ice cream freezer"

Cette machine fait la crème glacée ou crème à la glace instantanément ; c'est la seule invention de ce genre congelant la crème sur une surface de glace cristallisée. La glace est placée dans la roue, qui est faite en fer blanc, et la crème préparée est vidée dans le réceptacle A, et, en tournant la manivelle, la glace fait geler la crème en un seul tour. Après avoir passée sur la roue, la crème tombe toute prête par l'ouverture B.



La machine est facile à nettoyer et très économique, ne prenant que peu de glace et de sel. On peut faire congeler, dans quelques minutes, depuis une chopine à un gallon de délicieuse crème glacée.

Le renard et le tambour

Certain renard, pressé par la faim, rôdait dans une forêt en quête d'une proie. Il aperçoit de loin un coq superbe qui se promenait fièrement, entouré de poules. Le renard se mit en embuscade pour sauter sur lui quand il serait à portée. En ce moment, ses oreilles furent frappées de sons extraordinaires. Il aperçut alors, suspendu à un arbre, un gros objet qu'il prit pour une chose à le

bien régaler. C'était un tambour. Une branche, agitée par le vent, frappait dessus de temps en temps et produisait le bruit que le renard avait entendu.

Ce bruit intrigua si fort le personnage, qu'il sortit de son embuscade pour aller examiner ce qui le causait ; le coq, l'ayant aperçu, se sauva avec ses poules. Le renard monte sur l'arbre avec beaucoup de peine ; il se pose sur le tambour et le brise à coups de dents, toujours dans l'espérance qu'il y trouverait de quoi se rassasier, mais il n'en sortit que du vent.

—Hélas ! se dit-il, pourquoi me suis-je laissé tromper aux apparences ? Pour m'emparer de ce gros corps, qui ne contient rien de bon à manger j'ai laissé s'enfuir le coq et les poules, dont il m'était si facile de me rendre maître !

C'est ce qui peut s'appeler lâcher la proie pour l'ombre.

Depuis Adam jusqu'à nous

Le calcul des générations successives, depuis le commencement de notre ère, a dernièrement été fait et en voici le résultat : "Il y a 1892 ans de puis la naissance de Jésus-Christ, et nous ne sommes séparés de cette époque que par la vie de 37 hommes de 50 ans ou de 19 centenaires. En appliquant cette nouvelle mesure du temps à la création du monde, il n'y aurait depuis Adam jusqu'à nous, que la vie d'un peu moins de cent vingt hommes de cinquante huit ans ou de 60 centenaires que chaque siècle produit toujours. La vie de 5 hommes de 50 ans nous conduit jusqu'à la naissance de Louis XIV, celle de 8 hommes au baptême de François I^{er}, celle de 18 à Saint-Louis, et enfin celle de 22 jusqu'à Charlemagne. Quand on met pour ainsi, dire l'une au bout de l'autre deux ou trois existences un peu prolongées, on est étonné de l'étendue qu'elles embrassent. Voltaire dut une partie des anecdotes qu'il répandit dans le siècle de Louis XIV aux souvenirs du vieux maréchal de Villars, qui, mort en 1734 était né en 1653, de La Fare, né en 1644, et de Chaulieu même, qui, né en 1639, avait pu voir dans son enfance un fils de Charles IX et de Marie Touchet, le fameux duc d'Angoulême, né en 1573 et mort à soixante dix-sept ans, en 1650. M. le duc de Braucas Lauvaguais, mort à quatre-vingt-onze ans, en 1824, était né en 1739. Doué d'un esprit fort précoce, il a pu jouir, plusieurs années, de la conversation de Fontenelle, qui conserva sa mémoire jusqu'au dernier moment. Fontenelle mourut en 1757. Il était né précisément un siècle avant, en 1657 ; et par son oncle, le grand Corneille, qui ne mourut que vingt-sept ans après, on remonte avec étonnement jusqu'en 1606, époque où naquit l'auteur du Cid, quatre ans avant la majorité de Louis XIII. Ainsi véritablement, il n'y a eu que trois hommes entre Henri IV et Charles X ; on croit rêver.

NOUVELLES A LA MAIN

A-t-on remarqué combien le fourrage joue un rôle important dans la vie de l'homme ? On dit d'un malheureux qu'il est sur la paille, et des gens riches qu'ils ont du foin dans leurs bottes.

**

Balandard épouse une veuve.

—Oui, mon ami, expliquait-il à un ami, le mariage étant un duel, je serai son second.

**

Très galant, l'illustre Verplumot.

A une actrice de talent, mais fort laide, il dit ait l'autre soir, avec un sourire gracieux :

—C'est bien dommage que vous n'ayez pas joué du temps des Romains—Parce que les acteurs portaient des masques.

**

Scènes d'intérieur de tramway :

Trois dames entrent dans un tramway dont toutes les places sont occupées.

Un monsieur se lève et, galamment :

—Offrirai-je ma place à l'aînée de ces dames

Silence : personne ne bouge.

Le monsieur se rasseoit.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT

CHOSSES ET AUTRES

—Le monde consomme annuellement 650,000 tonneaux de café.

—Les égoûts de Paris sont les plus parfaits et les plus longs du monde.

—Le brevet royal qui a autorisé Christophe Colomb à porter le titre d'amiral est actuellement exposé à l'Exposition Universelle.

—La première presse reconnue à vitesse imprimait de vingt à trente cinq pages à l'heure. Les presses d'aujourd'hui impriment jusqu'à 25 et 30,000 pages doubles.

—On annonce officiellement qu'une escadre russe visitera Toulon le 18 octobre. Le président Carnot se rendra à Toulon pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs.

—La compagnie des pouvoirs d'eau de Chambly a l'intention d'établir sur la rivière Richelieu au moulin Willett une force motrice électrique de 15,000 à 25,000 chevaux.

—D'après un rapport établi par M. E. E. Taché, assistant du Commissaire des Terres de la Couronne, il y aurait dans le Nord de la Province de Québec 14,000,000 d'acres de terres propres à la culture.

—Durant le règne de la reine Marie en Angleterre, la mode des souliers à talon carré était en vogue. Les hommes poussaient la chose si loin, qu'une loi les a réduits à n'employer que des talons de six pouces à leurs chaussures.

—Le rendement du blé, d'après les rapports du département de l'agriculture du Manitoba, est pour les provinces de l'Ouest Canadien, de 19.23 minots sur 1,000,000 acres ensemencés. C'est une récolte exceptionnelle, la meilleure que ce territoire ait jamais eue jusqu'ici.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

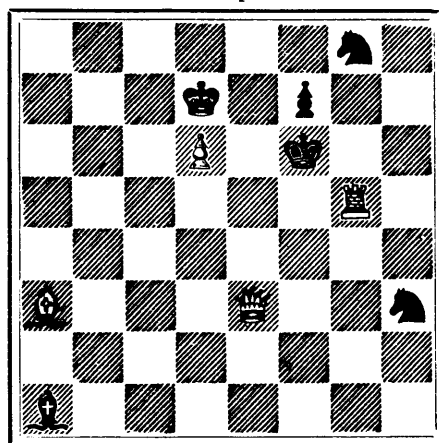
ENIGME

Jean est bon ouvrier ! Jean n'a plus de courage !
Sa femme et ses enfants n'ont pas toujours du pain,
Leurs membres sont tirés par le froid et la faim....
Il m'aime cent fois mieux que d'aller à l'ouvrage !
Quand il les voit pleurer, il leur dit que demain
Il reprendra l'outil, et, de plus, il fait rage
Contre sa passion qui le rend inhumain.
Lui qui n'a pas encore trente ans d'âge....
Et demain il travaille, après demain aussi :
Puis je réapparais bientôt à sa pensée,
Et je le tiens huit jours entiers à ma merci.
Combien sont comme Jean ! Combien dans une année
Ne deviennent pas fous ! ne vont pas au trépas !...
Ne leur criez pas : gare !... Il n'écouterait pas !

No 124—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. E. Bertrand

Noirs—5 pièces



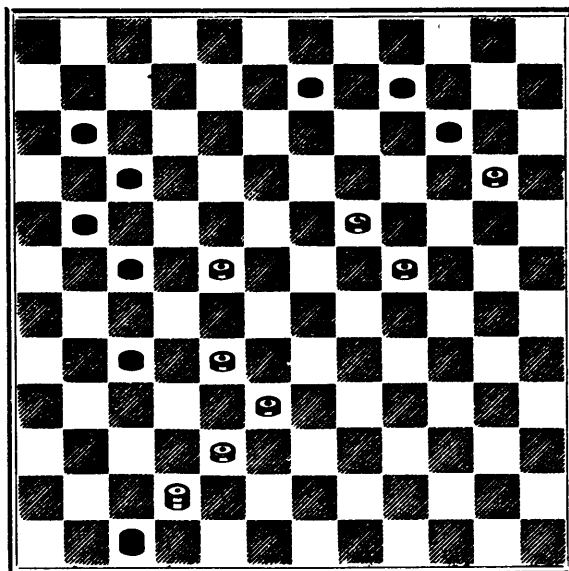
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 118.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. T. Brunet, fils, Lachine

Noirs—9 pièces



Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 115

Blancs		Noirs	
32	25	3	57
56	49	22	9
40	34	58	41
39	50	57	52
34	27	55	22
28	2	4	22
2	5 gagnent.		

Voici une solution abrégée de ce problème qui nous est fourni par MM. Campbell, Deslauriers et Mercure :

32	25	3	57
40	34	58	41
39	59	22	9
59	69	57	29
69	18 gagnent.		

Solution de la charade : Couteau.

Solutions justes.—Alice et Albert, Québec ; A. Ouellet, Duluth, Minn. ; Rachel Simard, Waterloo ; Mlle A. Dumouchel, Montréal ; Mlle Rosanna Lafrenière, Marquette Mich. Merci de l'envoi.

Solution du problème d'Échecs No 123

Blancs
1 R 3 C
Mat selon le coup des Noirs.
9 variantes.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

AUTOMNE 1893

GRANDS ARRIVAGES

—DE—

MARCHANDISES NOUVELLES !

AU-DELA DE

150 CAISSES

De nouvelles marchandises reçues des principaux centres européens et américains.

Nous invitons respectueusement le public à venir à nos magasins faire une inspection minutieuse de ces marchandises qui sont considérées comme les plus hautes nouveautés sur le marché européen.

ETOFFES A ROBES ET SOIRIES

Des milliers et des milliers de verges de magnifiques soies et étoffes à robes, pour l'automne, justement reçues.

5,000 VERGES

De Brads nouveaux pour garnitures. La plus haute nouveauté sur le marché européen.

— VOYEZ-LES —

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Soleil Tel. 2113

Federal Tel. 55

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AN^D

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMÈDE.
LE MARS, PLYMOUTH, Co. IA., mai 1889.

J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par surcroît de travail. Ayant fait usage du Tonique du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour des maladies semblables. F. BORNHORST.

UN BIEN MAUVAIS CAS.
274 RUE ST-PAUL, MONTREAL, MARS 1891.

Un jeune homme de 32 ans, épileptique depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois le jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, après avoir fait essai en vain de tous les autres remèdes, il s'est parfaitement guéri. N. QUINTAL.

WEST LEYDEN, N.-Y., 12 mars 1891.

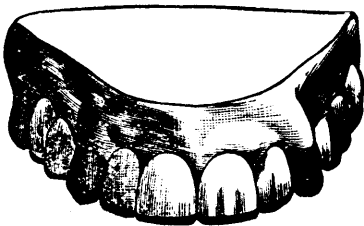
Ma femme souffrait d'hystérie et ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, s'est parfaitement guérie. Elle aussi bien que moi, attestons que ce fameux remède opère les guérisons qu'on lui assure capable de faire. FRANK STAR.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U. depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la **KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$6.

Au Canada, par Saunders & Co, London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 75 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
127 rue St-Laurent.

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill).

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le lundi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue oufflet, Paris, France

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Lorsque toute autre nourriture est rejetée le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Peut-être pris, digéré et absorbé.

C'est la meilleure nourriture pour les malades et convalescents.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie. N. B — Ordres de la campagne remplis avec soin. Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOUBA, Agent des dép. français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

PACIFIQUE CANADIEN

EXCURSION

BON MARCHÉ DE MONTREAL A

Chicago et retour..... \$18 00
Detroit “..... 15.00
Saginaw, Mich. et retour . 17.25
Bay City “..... 17.30
Grand Rapids “..... 19 15

Les 22 et 23 Septembre, les billets sont bons pour revenir jusqu'au 4 Oct.

Chars d'ortoirs pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1.50.

Exposition d'Ottawa OTTAWA ET RETOUR

22, 23, 24, 25, 27, 29 Sept. \$3 50
26 et 28 Sept..... 2.55

Billets bons pour revenir jusqu'au 2 Oct

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.
LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 16 septembre 1893.

31,210

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées. Visitez et correspondance sollicitées



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

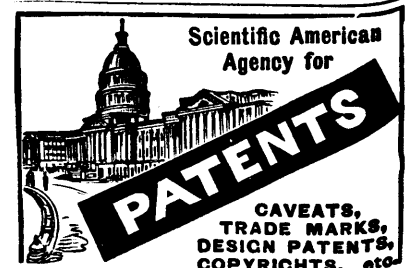
SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$6

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tél Bell 6511

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the **Scientific American**. Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.